

CHAPITRE 3

LES DEUXIÈMES PAYSANS

Puis il y eut les Morel de Lentigny, paysans de leur état.

Ceux-ci étaient nettement plus gentils. Mais au labeur imposé par leurs prédécesseurs s'ajoutaient ici les travaux des champs.

Ma chambre était chauffée. Il y avait un lavabo avec eau chaude. Quel confort !

J'ai même eu le plaisir d'apprendre à conduire le tracteur, un Massey Ferguson 35 rouge. Cette machine était si sophistiquée qu'il fallait maîtriser 2 boîtes à vitesses. Très vite, je l'avais conduite à la perfection, ce qui me donna de l'importance.

J'étais correctement nourri, on ne me battait plus. J'allais à l'école mais mon retard scolaire était important. J'avais le dimanche pour moi. La belle affaire... j'étais seul.

J'avais (été) adopté (par) un très affectueux petit chien noir baptisé : Sikilimilitiki. Je m'étais très vite attaché à cet animal comme un désespéré, au point qu'il n'était pas rare que je lui parle, lui demande conseil et surtout que j'épanche mes larmes sur son doux ventre comme je le faisais avec les arbres de l'orphelinat. Plus tard, après mon départ de la ferme, j'ai appris qu'ils l'avaient abattu.

Sales brutes ! Lorsque j'écris ces lignes, je pense à toi... compagnon d'infortune d'un triste moment de ma vie. **Tu étais si gentil, alors pourquoi te tuer ?**

Je n'étais pas heureux pour autant car j'étais seul. De ce fait, je me réfugiais de plus en plus désespérément dans mon univers onirique qui ne me décevait jamais, puisque façonné par mes soins.

Dans un bâtiment désaffecté situé juste en face de la ferme, il y avait un harmonium. Comme j'avais un embryon de connaissance des instruments à clavier, je me rendais régulièrement dans cet endroit pour y jouer quelques morceaux improvisés et me laisser aller à mes rêveries musicales. Cela me faisait du bien et me sortait de mon ennui pour quelques instants.

Je ne pensais plus à ma mère. Son souvenir était loin de m'apporter du bonheur, tout au contraire...

Je me portais mieux sans elle...

J'avais pris l'habitude de me balader dans la campagne sans but précis, si ce n'est celui de rencontrer «quelqu'un» qui aurait de nombreuses qualités parmi lesquelles, la gentillesse et un peu de compréhension. J'imaginai que cet ami ou compagnon de toutes les qualités m'aimerait. Je lui aurais appris tout ce que je savais et lui ce qu'il connaissait. N'ayant connu que le mauvais aspect de la vie, j'imaginai que j'allais enfin découvrir son bon côté.

Je devais avoir un comportement bizarre aux yeux de ces braves gens puisque mon séjour chez eux toucha très vite à sa fin.

Je commençais à développer de la haine. Tous ceux qui ne m'aimeraient pas et/ou me brutaliseraient devraient s'attendre dorénavant au pire.

J'en avais assez, **je voulais à tout prix que l'on m'aime**. J'étais prêt à obtenir un peu d'amour de gré ou de force, dussé-je tuer celui qui refuserait de me l'accorder (les poussins des Torches)... pour vous dire le désespoir de ce pauvre gosse!

Autre exemple: un jour, une vache me donna un coup de pied – cela pouvait arriver lorsque je changeais leur litière. La douleur fut si intense que, ne comprenant pas la réaction du bovin (alors que je lui rendais service en sortant son fumier) sous l'impulsion d'une colère mêlée de révolte, (j'étais à bout de nerfs), je lui plantai ma fourche dans la jambe si violemment et profondément, que j'eus peine à la ressortir. Sous l'effet de l'intense douleur, le pauvre animal secoua désespérément sa jambe pour se débarrasser de ce «corps étranger». Ainsi, le manche de la fourche décrivait-il des moulinets dans l'air, si bien que j'eus beaucoup de difficulté à reprendre le contrôle de la situation pour lui extraire l'outil que je regrettais déjà lui avoir planté. C'est à ce moment que «nous» fûmes surpris par la patronne.

Suite à cet incident et d'autres anicroches, ils prièrent le service social de prendre toutes dispositions pour venir me récupérer. Le service du tuteur général de Fribourg était dans l'embarras, ne sachant plus où placer ce garçon très perturbé...

Par chance, ils trouvèrent un directeur de banque en ville de Fribourg.

M. Meuwly était ce que l'on appelle un bon chrétien. Il accepta de me prendre chez lui pour une courte période. Pour ma part, je pensais que ce serait définitif et j'étais heureux de vivre chez ces gens m'offrant gentillesse, foyer et compagnie, en effet, les Meuwly étaient une famille nombreuse, essentiellement des filles, d'une douceur exquise. Cela m'avait permis de côtoyer ce beau milieu au niveau socioculturel d'excellence. J'étais vraiment aux anges...

J'ai donc pris possession de ma nouvelle chambre dans un appartement de haut standing situé au Schönberg (beau quartier de Fribourg de l'époque).

J'avais presque 12 ans. Tout ceci me ravissait, d'autant que je changeais d'existence et celle-là, par sa nouveauté était de nature à me faire reprendre espoir.

Plus question de travail dans les champs ni à la ferme, plus question de mauvais traitements... enfin j'étais libre et... **respecté**.

Mais cela ne dura pas...

Me voilà «retrimbalé» une fois de plus, mais cette fois-ci, dans un autre canton.
Je me suis retrouvé en terre vaudoise. Plus précisément, à l'école Pestalozzi,
située à Echichens sur Morges, au bord du lac Léman... ah le bleu Léman!!

